

## **Commission des Etats généraux sur la situation et l'avenir de la langue française au Québec.**

Monsieur le président, monsieur le secrétaire, mesdames et messieurs les commissaires,

### **Le français et l'éducation, l'expérience d'une vie.**

« C'est une langue belle avec des mots superbes ». Que de fois ai-je pris contact avec mes nouveaux élèves en leur rappelant cette belle phrase d'Yves Duteil. D'entrée de jeu, ils savaient à quelle enseigne je me logeais. Ils décelaient rapidement ma passion pour la langue française. Ils découvraient le respect dont je l'entourais. Et je souhaitais dans mon for intérieur qu'ils puissent un jour partager mon enthousiasme pour cet instrument de communication à nul autre pareil. J'allais même jusqu'à leur faire mémoriser « La langue de chez-nous » avant de la leur fait chanter avec coeur. C'était la surprise ! Vous devez bien détecter dans mes propos l'attachement indéfectible envers ma langue maternelle que je considère comme une des plus belles et des plus riches.

Dès le plus jeune âge, mes parents m'avaient appris le soin qu'il fallait apporter à notre langue. Ils n'avaient pas eu la chance de poursuivre de longues études, surtout ma mère. Mais cela ne les empêchait pas de se montrer exigeants quant à la qualité de la langue parlée et écrite. Ils souhaitaient ce qu'il y avait de mieux pour leurs enfants et s'impliquaient quotidiennement dans notre éducation. Dès le primaire, les religieuses et les religieux nous inculquaient les notions de base de notre langue avec un souci du mot juste. L'enrichissement du vocabulaire se faisait au quotidien. Ces maîtres travaillaient dans l'ombre mais se savaient investis d'une mission importante dans la transmission des valeurs dont celle de la fierté de parler une langue correcte. Divers apprentissages allaient de soi : grammaire, analyse, conjugaisons qui furent l'objet de nombreux combats d'équipes dans la classe. Tous les élèves étaient mobilisés par cette quête et nos enseignants rivalisaient d'ingéniosité pour nous faciliter la tâche.

Au cours classique, mes valeureux maîtres m'ont donné le feu sacré pour la langue. Mes parents n'étaient pas fortunés, mais étaient profondément convaincus que j'allais trouver au Séminaire de Joliette un creuset tout à fait favorable à mon épanouissement personnel. J'y ai découvert le monde par la magie des mots dans un théâtre de qualité monté par des élèves sous la direction de maîtres passionnés. Des voyages étaient même organisés vers la métropole pour prendre contact avec des troupes françaises de passage. Le souvenir de ces moments d'émerveillement refait surface avec un brin de nostalgie. Quelle joie ce fut quand je pus à mon tour prendre la parole sur cette même scène qui avait vu mes aînés performer pour mon plus grand bonheur!

Que de bons souvenirs reliés à cette langue nourricière ! Tirades apprises par coeur, poèmes travaillés et mémorisés. Découvertes littéraires grâce à des maîtres généreux, à des gens cultivés et combien dévoués qui auraient sans doute mérité d'être décorés de l'Ordre du Québec pour leur vie consacrée à la transmission du plaisir de lire, d'écouter, d'écrire et de parler une si belle langue.

Et un jour, j'ai voulu les imiter, prendre la relève en gardant en mémoire les modèles qui m'avaient formé. Je n'avais qu'à emboîter le pas pour poursuivre une tradition qui avait fait ses preuves. Je reprenais à mon tour le chemin emprunté par de nombreux prédécesseurs qui avaient consacré leur vie à l'éducation. J'étais fier de prendre le relais, de côtoyer comme collègue ceux qui m'avaient jadis enseigné. Je retrouvais dans ce milieu une qualité de vie intellectuelle assez exceptionnelle. Des peintres, des sculpteurs, des musiciens, des gens de théâtre, des gens de sciences, de sciences humaines, des amoureux du vers, de la langue qui me stimulaient dans l'apprentissage de mon métier de jeune professeur. Je leur dois beaucoup pour la suite de ma carrière. Ils m'ont insufflé une telle énergie, un tel dynamisme pour animer mes classes. Leur expérience me sécurisait.

Comme eux, j'ai voulu donner le maximum à ces jeunes qui m'étaient confiés. J'étais remboursé au centuple par la satisfaction tirée d'un beau texte, d'une langue améliorée, d'un discours bien senti, d'une figure de style appropriée, d'un regard émerveillé devant une œuvre que je leur proposais. Après les classes, mon enthousiasme me poussait à entraîner mes jeunes élèves pour leur participation au concours d'art oratoire organisé par les Clubs optimistes. Puis, ce fut le Concours national des caisses populaires Desjardins ouvert à tous les élèves du primaire et du secondaire, sans restriction. Quelles occasions propices pour inciter mes jeunes protégés à aller au bout d'eux-mêmes, à se dépasser, à prendre conscience de leurs possibilités presque illimitées !

Puis, un jour, de la Capitale nationale du Québec, nous est venue une « grande lumière » qui allait révolutionner l'enseignement du français dans les écoles du Québec. Jusque là, nous avions ciblé l'écriture comme étant l'apprentissage de base de l'élève au détriment, sans doute, de l'oral. Désormais, par décision « ex cathedra », nos jeunes devraient se promener avec un magnétophone sous le bras pour cueillir les propos d'un tout et chacun. L'écriture était ainsi reléguée au second plan. Finie cette fâcheuse habitude qu'avaient les collèges classiques, qui ne formaient bien sûr que l'élite, de s'astreindre à l'écriture, à l'étude des règles de grammaire, des conjugaisons. Une réforme s'imposait de toute urgence ! Désormais, nous allions partir du vécu de l'élève pour lui faire découvrir ses erreurs. Comme par enchantement, « l'apprenant » allait pouvoir compter sur la science infuse. Les résultats catastrophiques ne se sont pas fait attendre. Les élèves montraient des signes évidents de carences en grammaire, en orthographe, en analyse, en déclinaisons. Mais je dois avouer que l'oral s'en portait un peu mieux ! Quelques générations allaient subir les conséquences de cette orientation malheureuse planifiée par des gens pour le moins déconnectés du réel. Et comble de malheur, nous ne pouvions accuser autrui pour cet évident faux pas démobilisateur.

Heureusement, j'enseignais dans une institution privée qui tolérait que je puisse continuer à faire de la grammaire, de l'analyse, de l'écriture, de la lecture, de la compréhension de texte et, bien sûr, un peu plus d'oral ! Les professeurs intéressés par une langue de qualité au collégial me témoignaient leur reconnaissance pour la poursuite de mes objectifs, malgré la réforme. Un jour, les penseurs du ministère de l'Éducation se sont réveillés et sont revenus aux apprentissages de base en français. Souhaitons que le dernier remue-ménage se fasse pour le plus grand bien de l'élève. L'avenir nous le dira !

Tout ce rappel pour vous dire que les divers apprentissages d'une langue maternelle comme le français se font à la maison, devant l'ordinateur, dans la cour de l'école mais surtout en classe au contact d'un professeur amoureux de sa langue et conscient que tout apprentissage exige un certain effort, que l'élève est partie prenante. Sans sa collaboration, rien ne peut être fait. Il faut donc redoubler d'ardeur pour le convaincre que sa langue maternelle est une alliée de taille qui lui facilitera la tâche dans toutes les autres matières.

N'ayons pas peur d'affronter la réalité. Cessons de leurrer les parents et la population en général en dormant l'impression que la qualité de la langue s'est beaucoup améliorée. Ce sont plutôt nos exigences qui ont diminué. L'ordinateur ne peut pas penser à notre place, même s'il s'avère un outil extraordinaire.

Les professeurs de français qui s'acquittent bien de leur mission au secondaire ont une tâche colossale. S'ils veulent faire écrire leurs élèves régulièrement et corriger leurs copies, ils vont passer leurs soirées et leurs fins de semaines à corriger. J'ai souvenance. Hélas ! On veut tellement que le nombre de minutes passées devant les élèves soit le même pour tous, peu importe la tâche réelle, qu'on n'ose pas alléger celle du professeur de français. Résultat : les élèves écrivent moins, structurent moins souvent leur pensée, ont plus de difficulté à s'exprimer avec cohésion. Plusieurs matières s'en ressentent, évidemment.

En conclusion, je ne suis pas pessimiste face à l'avenir du français au Québec même si je suis bien conscient qu'il doit être l'objet de tous nos soins pour développer une fierté de parler une langue claire et précise. Toutefois, il faudrait éviter à tout prix de s'en faire une arme politique comme on a trop souvent tendance à le faire soulevant ainsi de l'animosité entre les deux principales communautés du Québec. Pourquoi toujours choisir l'affrontement plutôt que de faire montre de souplesse. J'ai peur du fanatisme qui ne réussit qu'à exacerber les passions d'un côté comme de l'autre.

Je n'ai pas d'objection à ce que l'affichage se fasse dans les deux langues principales à condition que le français y soit prépondérant. Souvenons-nous du plaisir que nous éprouvions à pouvoir nous renseigner dans une langue familière quand nous nous retrouvons dans des pays aux langues tellement différentes de la nôtre.

Il est peut-être un peu tard pour y penser, mais il aurait sans doute fallu exiger que les nouveaux arrivants puissent poursuivre leurs études en français jusqu'au niveau collégial inclusivement.

Et que penser des nouveaux moyens de communication qui se font surtout en anglais? J'aimerais bien changer la donne mais ce n'est pas demain la veille que les Américains vont céder la première place. Cependant, nous pouvons toujours espérer que le français, petit à petit, comme les autres langues importantes d'ailleurs, va prendre sa place dans la mondialisation! Mais c'est à chacun d'entre nous qu'incombe le devoir impératif d'améliorer sa connaissance du français. Curieusement, la radio et la télévision, souvent, ne nous sont pas d'un précieux secours, au contraire.

Quant au ministère de l'Education, peut-être devrait-il investir dans une publicité bien conçue pour motiver les parents à participer à l'apprentissage du français de leurs enfants. Ce même ministère pourrait souligner avec plus d'emphase les succès des élèves lors de concours, de manifestations artistiques. Il ne faudrait quand même pas louer le Centre Molson pour une telle fête. Sachons conserver une certaine échelle des valeurs et le sens des proportions !

Paul Bellemare, professeur retraité

Le mercredi 8 novembre 2000  
Château-Joliette.